

Réchappé d'une écriture intense

Fredric Gary Comeau, *Naufrages*, Moncton, Éditions Perce-Neige, collection « Poésie », 2005, 88 p.

Benoit Doyon-Gosselin

Numéro 132, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40819ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doyon-Gosselin, B. (2006). Compte rendu de [Réchappé d'une écriture intense / Fredric Gary Comeau, *Naufrages*, Moncton, Éditions Perce-Neige, collection « Poésie », 2005, 88 p.] *Liaison*, (132), 53–53.

Réchappé d'une écriture intense

BENOIT DOYON-GOSSELIN

À 36 ANS, FREDRIC Gary Comeau s'est taillé une place de choix dans le monde de la culture. L'artiste multidisciplinaire pratique non seulement la poésie, mais également la musique. Après sept recueils et deux albums (*Another Broken Lullaby*, en 1999 et *Hungry Ghosts*, en 2002), il a récemment fait paraître *Naufrages*, chez Perce-Neige. De tous les ouvrages de Comeau, relus en rafale avant de pondre cette critique, il semble que le plus récent soit le plus réussi. *Naufrages*, c'est cinquante-huit brefs mais intenses poèmes qui remplissent rarement plus de la moitié d'une page. C'est également une expérience de lecture dont on revient, mais qui invite à s'y perdre de nouveau. De façon plus marquée que dans ses œuvres précédentes, le recueil atteint une unité qui montre que le poète a réfléchi à l'ensemble qu'il voulait construire. Séparé en cinq parties sans titre, *Naufrages* contient des poèmes également sans titre. Il s'agit du premier recueil de l'artiste à les omettre complètement; ce qui convient mieux, avouons-le, au genre de poésie brève qu'il pratique.

Au-delà de la forme, le recueil est hanté par le doute, l'inquiétude et surtout la peur d'avoir fait naufrage dans les mots, sans possibilité de salut. Écrite sous le signe du mois de janvier, la première partie évoque comment « un récit troublant s'insinue » (p. 15) dans l'esprit du poète. Ainsi, ce n'est pas la fatigue qui affecte le narrateur, mais plutôt « la langue qui m'épuise se glisse / entre tout ce qui me tourmente » (p. 16). La neige, le blanc aveuglement, la ville glaciale, tout ce qui entoure le narrateur le rend las, et seule une dernière danse avec une jeune femme lui permet de garder un certain espoir. D'ailleurs, la deuxième partie se concentre sur les yeux de la personne aimée. Ils sont tour à tour « froids », « comme des barricades » et « le monde meurt » dans ceux-ci. Si la femme fait également douter le poète, elle possède tout de même un pouvoir d'attraction que le narrateur ne peut nier. À ce titre, le thème du voyage, que Comeau avait abordé dans *Trajets* (1996), *Routes* (1997) et *Fuites* (2000), avorte à cause de cette femme : « les plaines argentées / de l'Amérique m'attendent / mais je traverse l'océan / en invoquant l'aurore / je rencontre ta bouche / sur une barque féconde / un orage se lève / un désir fleurit » (p. 44). En plus du naufrage dans les mots, il faut donc ajouter que le naufrage dans les bras de la femme contribue à sa façon au doute envahissant du narrateur.

Quant à la troisième partie, elle met l'accent sur le naufrage urbain, c'est-à-dire l'aliénation de la ville. Perdu dans un « lieu dévasté » (p. 55), le narrateur transmet le poids

de l'errance qu'il porte sur ses épaules. Il mentionne, entre autres, « [...] tous les noms de villes / où j'ai fait semblant de vivre » (p. 57). En ce sens, le parcours poétique de l'artiste se rapproche des récits de voyage publiés récemment par Serge Patrice Thibodeau (*Lieux cachés*, 2005). La quête de sens finit par achopper et le narrateur se rend compte de son véritable état : « je ne suis qu'un pèlerin / à la recherche de rien / fuyant toute vérité » (p. 54). Si les multiples naufrages proposés par le poète paraissent à première vue teintés de désespoir et de doute, il n'en reste pas moins qu'ils demeurent la source créatrice à la base du recueil. Ainsi, dans la dernière partie, l'image omniprésente de l'avalanche qui attend, prête à ensevelir les mots, fournit finalement le souffle poétique nécessaire à la parole : « les turbulences qui m'habitent / cracheront les syllabes » (p. 80). Bref, un recueil qui se démarque des publications récentes publiées chez Perce-Neige.

Ajoutons un mot, en terminant, sur l'exergue choisi par l'auteur. Les deux courts vers (« le pêcheur est une pensée liquide / traversant des champs mouillés ») sont de Jean Portante, que je ne connaissais pas avant la lecture du recueil. Une des réussites de la poésie de l'auteur acadien est de suggérer au lecteur la découverte d'autres petits naufrages. À ce titre, la poésie de Portante, auteur du Luxembourg, semble révélatrice¹. On comprend d'ailleurs l'affinité entre Comeau et Portante à la lecture de quelques vers de ce dernier :

c'est toi le naufragé ou moi
devant nous les deux mers
s'entreboivent
ça sert à quoi un futur
si ce n'est à éviter que
les deux mers devant nous
s'entreboivent (« Les deux mers », *Effaçoner*, 1996) ■

Fredric Gary Comeau, *Naufrages*, Moncton, Éditions Perce-Neige, collection « Poésie », 2005, 88 p.

Benoit Doyon-Gosselin poursuit présentement des études doctorales à l'Université de Moncton. Il a publié dans les Cahiers franco-canadiens de l'Ouest (2002), dans Voix et images (2004) et dans divers collectifs.

¹ Pour en savoir plus sur Portante, le site Internet suivant peut servir d'introduction : www.phil.lu/auteursportante.html

